

La contemplation d'un tableau, aussi intense puisse-t-elle être, ne révèle qu'à celui qui sait regarder, le signe de l'invitation ardente qui lui est faite. Ainsi le comprendre, c'est s'immerger complètement, au point de se fondre dedans et de laisser son imagination voyager pour découvrir ce qui n'est pas montré.

LA RÉVÉLATION

D'une lignée de mathématiciens, d'orfèvres et de scientifiques de haut vol, je n'aie pas le niveau intellectuel de ma sœur aînée, Cléopée qui à seulement vingt-et-deux ans, a déjà son doctorat de math et se destine à la recherche scientifique, son BAC à 16 ans lui vaut l'admiration éternelle et sans borne de toute la famille. Si par atavisme familial je suis censé me destiner à la même carrière que mes parents, grands-parents et les autres aïeux qui m'ont précédé, mon attirance et mes capacités d'analyses en ont décidées tout autrement, on me dit même naïve. De toute façon, si mon potentiel était identique aux leurs, c'est l'ingénierie qui m'aurait tenté. Mon QI ne sait pas être en accord avec le restant de ma famille, on me dit même candide. Je m'oriente quand même vers le professorat, faute de mieux je ne peux décevement pas les décevoir entièrement. C'est l'histoire de l'art qui m'intéresse le plus, dans tout ce qui est à ma portée intellectuel. J'ai un faible pour les tableaux, les civilisations anciennes, également pour la géographie et le monde animal. Mon indécision est proverbiale a-t-elle point que ma mère dit à propos de quelqu'un qui hésite : Ne joue pas ta Cammie. Dans l'esprit familial c'est l'incompréhension, de confession protestante, austère et refusant la moindre des surprises, seules les choses prévisibles ont le droit de citer, tout doit être bien rangé, bien ordonné, une manière de penser presque militaire de bourgeoisie de province.

Mes origines Huguenotes de la proche ville de bordeaux date

du seizième siècle, c'est dire si l'histoire est presque une raison de vivre pour ma famille, mais également une source d'intérêt pour moi. Laisser un espace à l'interprétation n'est pas dans les gènes familiaux. Revisiter l'histoire et encore moins la religion ne font pas partie des possibilités de remise en cause. Je suis même étonnée qu'il n'y a pas un notaire dans notre ascendance, mais il y a quand même plusieurs pasteurs. Les hommes de notre religion sont drapés dans leur respectabilité et si sûr de leurs convictions que personne n'ose remettre en question le savoir et la bonne parole qu'ils véhiculent.

L'expression « mange-bon-Dieu » employé de façon tonitruante par grand-papa quand une information catholique, notamment sur les actes libérateurs de la bible ou des scandales sur la possibilité de l'affranchissement de certains passages de l'évangile et les déclarations de la curie et des cardinaux jugées liberticides, montre bien l'antagonisme entre les catholiques et les protestants darbystes. L'autorité et l'obéissance ont toujours été les maîtres mots de la maison et passent par la religion, sauf à celle du pape que nous ne reconnaissons pas comme l'autorité religieuse. Le signe de croix est plus discret que chez les autres courants chrétiens, il se manifeste sur le front de manière non ostentatoire, avec le pouce.

Je vois ma vie avec un mari dans les sciences ou le professorat, deux enfants, dans la grande demeure, une aile n'est que peu habitée, une société vient deux fois par an veiller à la propreté et au maintien en bon état des pièces et du mobilier. Je parle de ménage, mais mise à part ma chambre, dont je fais en sorte qu'elle soit vivable je ne touche à rien d'autre, une femme vie en permanence au domaine et s'occupe de l'espace que l'on occupe avec mes colocataires, oui ma famille. Rien de bien original pour la jeune fille respectueuse, mais empreinte de liberté que je suis, une vie toute tracée, monotone pour qui rêve d'aventure, confortable pour qui aime la sécurité. Je ne cherche pas à être en contradiction avec mon paternel, ni avec

mon grand-père, le papa de ma mère qui vit sous le même toit que nous. Le vouvoisement est encore de rigueur entre ma maman et son géniteur, grand-papa Joseph. À vrai dire il s'agit de sa maison, hérité de ses propres parents qui eux-mêmes l'ont reçu de leurs parents et ainsi de suite en remontant le temps, style grosse battisse en pierre de Barsac, définit par certaines personnes du village comme « Le Château » entre nous le titre de domaine, hérité du temps où les vignes étaient présentes, est employé.

Le patriarche est également le maire du village depuis une vingtaine d'années, un notable. Imposant la solidité et le respect de la réussite aux visiteurs qui y viennent, une carte postale est vendue aux gens de passage par le buraliste du village. Cette maison de maître, entourée d'un immense parc aux arbres centenaires, d'un bois aux essences rares et variées, aux pelouses verdoyantes est entretenue par Alfred le jardinier, bricoleur, chauffeur entre autres emplois, le factotum de service doit presque avoir l'âge de la construction, j'exagère de quelques générations. Les gros travaux de saisons sont réalisés par un paysagiste. Le domaine est dans la famille, pour moi, depuis la nuit des temps.

Je passe ma vie à obéir comme une petite fille bien comme il faut en apparence, je vouvoie tout le monde sauf mes parents, quoique distraite et un rien turbulente contrairement à ma sœur qui est toujours, sage, car pour ce qui est de l'image de l'enfance, elle est née vieille, je crois. Je ne suis pas vraiment ses traces, j'ai envie parfois de rébellion, ça ne me consterne même pas, je l'accepte sans joie ni tristesse, sauf les punitions qui en découlent. Elle est aussi brune que nos parents, en cherchant dans les albums familiaux ou sur les tableaux qui ornent les murs du hall d'entrée et de la montée d'escalier, seule une arrière-grand-mère, Camille, à la blondeur claire de mes cheveux et la teinte du ciel de mes yeux. Petite j'associe les regards foncés et la chevelure noire à la méchanceté et à contrario la couleur azur par laquelle je vois le monde et la clarté de mon

système pileux, comme la bonté, voire la virginité angélique, celle des anges sur les tableaux religieux aux murs de la maison, leurs nudités me posent maints questionnements que je garde pour moi.

Mon nom de baptême n'est d'ailleurs pas sans rappeler le sien : Cammie, qui signifie en anglais, jeune assistante de cérémonie, ma curiosité est immense. Le rapport entre ma vie et mon prénom est que je sers pendant l'office, que l'on appelle cène chez les protestants. Je ne suis pas enfant de chœur comme on les nomme communément dans le catholicisme, mais servante d'autel ou servante de messe dans l'Église anglicane, le servant d'autel peut être une femme depuis Vatican 2. J'imagine qu'un membre de ma famille voulait me faire rentrer dans les ordres, les femmes prêtres chez les protestants ont la parité avec les hommes dans de nombreuses puissances européennes, mais pas encore en France, pays des lumières devenu rétrograde avec le temps.

L'autorité à comme visage bon-papa, comme maman aime me l'entendre nommer, elle m'appelle souvent bébé à cause de ma petite taille 1,57 mètre (à peu près !), j'ai une tendance à l'énerver et mes fesses sont le terrain de prédilection pour calmer ses nerfs. Sa semelle de chaussure de cuir noire, toujours bien cirée, est l'outil privilégié dont il se sert pour me remettre dans le droit chemin. Le noir est sa couleur, pas celui de l'anarchie pareil au tablier de Louise Michel, non celui de l'austérité et de du sérieux Luthérien, comme les habits que portent les personnages dans les cadres dans la montée des escaliers et les croix huguenotes disséminées dans la maison.

Mes parents l'assistent dans sa tâche d'éducation, la peur de reproche de la part du patriarche est plus forte que l'empathie pour leur enfant qui subit le châtiment. Je dois ensuite faire reluire ses chaussures debout le cul nu, ma sœur se moque de moi et fait des mamours à notre grand-père pour me taquiner.

- Tu les as salies avec tes fesses, tu dois les nettoyer et soit heureuse que je ne te les fasse pas reluire avec la langue !

Toute la maisonnée, le personnel compris, assiste à mes punitions, ce qui joue en ma défaveur est que j'ai gardé une voix enfantine. Un jour des invités présents sont les témoins involontaires des réprimandes, suivi d'une fessée déculottée, ils terminent le déjeuner alors que je suis debout les mains sur la tête et la culotte baissée. Grand-papa excelle dans l'inspiration pour trouver des arguments physiques pour me faire comprendre comment bien me comporter.

Je ne me projette pas vraiment dans ma vie future, je la devine aisément. Une existence tranquille, sans prise de tête, dans le plaisir de ce que j'aime de manière égoïste, la peinture et l'histoire. La précision, l'esprit cartésien ne font pas partie de mon mode de penser. Paradoxalement à mon obéissance sans borne pour ce qui est de l'ordre établi, ce sont les époques qui chamboulent les concepts classiques qui m'attirent le plus.

Tout ce qui touche l'inverse de la pensée unique et religieuse qui règne autour de moi, mais sans en faire état. Mon attrait pour la peinture et mon intérêt pour les choses subversives, se trouvent mêlées dans des reproductions picturales. Je me conduis dans le respect des règles qui régissent la vie de la demeure au mieux de mes possibilités, ce qui n'est pas tout le temps du goût du père à maman. Mes parents, bon-papa, son épouse est décédée en donnant la vie à ma mère, ma sœur, le jardinier qui habite la dépendance ou il range ses outils, la femme de chambre, Marie qui loge sous les combles, toutes les femmes de chambres sont baptisées automatiquement de ce prénom, quel que soit leur vrai petit nom, également cuisinière, vieille fille sans âge, probablement cinquantenaire, je l'ai toujours connue, comme tous ceux qui vivent ici, elle s'appelle de son vrai prénom Julie.

Les remontrances préférées de mon grand-père Joseph sont « Si tu continues comme ça, tu finiras, mal. Les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus de respect pour les anciens. Avec tout ce que je fais pour

toi. C'est moi qui sais ce qui est bon pour toi. Tu devrais prendre exemple sur ta sœur, voilà une jeune fille bien élevée. N'oublie pas que Dieu voit ce que tu fais et moi aussi ».

Mes parents sont d'accord avec lui, prennent pour eux le peu de reconnaissance dont je fais montre et ne moufle pas. Cléopée trop heureuse d'être prise en exemple et de me voir souvent punie suite à ces phrases de reproches, est en totale jubilation et se rapproche de notre aïeul, l'esprit de fraternité ne fonctionne pas avec elle. Il régit tout me concernant, vérifie mes devoirs, mes leçons, ce que je mange, comment je m'habille. Il me peigne lui-même pour me montrer les deux seules façons d'ordonner mes cheveux. Queue de cheval ou couettes, ces dernières ont sa préférence, il regrette les temps bénis où les femmes portaient une coiffe blanche ou noire sur leurs cheveux. Chaque soir je lui raconte ce que j'apprends à l'école, debout face à son bureau, lui assis dans son fauteuil de cuir noir, moi les mains derrière le dos et il insiste pour avoir des détails. Si je réponds mal ou pas ce qu'il souhaite entendre, il se lève se place derrière moi, me fait mettre les mains, doigts croisés, sur ma tête. Ça devient un interrogatoire quand mes réponses ne conviennent pas, il se saisit de la règle plate en bois qui trône en permanence sur sa table remplie d'objets de travail, pour me dresser comme il dit si souvent, en la faisant claquer sur les endroits où ma peau est découverte. Au besoin il n'hésite pas à découvrir telle ou telle partie de mon corps, jugée plus sensible pour une meilleure compréhension de ce qu'il m'explique.

— Pour que ça rentre mieux dans ta tête !

Je suis surprise qu'il me tape sur les fesses pour faire rentrer le savoir dans ma tête. Il arrive qu'il demande à une personne de venir écouter ce que je dis. Il me fait répéter ce que je viens de débiter et avec le témoignage de l'individu présent, ne se retient pas de m'infliger la punition qu'il souhaite. Mon côté revendicatif et un rien frondeur s'efface devant ce personnage très grand, autoritaire

et sans concession. J'accepte de lui tout ce que je refuse aux autres. Pas par peur, car les châtements corporels qu'il m'impose sont loin de vraiment me faire mal, dans un premier temps, ce sont plutôt les côtés exemplaires qui me mettent en avant, première devant tout le monde, mise en évidence de ma personne, qui me paralyse tout en me fascinant. Ma sœur l'est aussi grâce à ses réussites, moi c'est grâce à mes échecs, mais le résultat est identique, être mise sur la scène. C'est la dualité de ces éléments qui me le font craindre en même temps que de l'admirer. Le despotisme dont il fait preuve à mon endroit est en contraire opposition avec l'amour qu'il délivre à son chien et à la religion.

— Je me demande si ta mère n'aurait pas mieux fait de prendre un chien plutôt qu'une seconde fille.

Sa cruauté s'exprime de cette façon et dans des lieux très divers. Le placard exigü sous l'escalier est le plus pratique pour lui, situé près du hall de l'entrée, il ne faut jamais beaucoup de temps, sur un coup de sang pour qu'il m'y enferme. La malle en osier dans le grenier, réclame plus de réflexion et de durée pour y arriver en rapport avec les deux étages à gravir, est un frein pour y accéder. Les minutes et les heures où j'y reste, cloîtrée par l'attache de cuir autour du coffre m'empêche d'en sortir pour explorer ce lieu plein de choses à découvrir où je n'aie pas le droit de monter seule. Les moments où j'y suis sont censés être les instants nécessaires pour un retour sur mes fautes et les expier en toute introspection.

— Alors je t'écoute maintenant petite peste, quelle leçon tu retires de ta punition ?

— Je vous jure de ne plus recommencer, je ferai tout ce qui vous plaira, je suis à vous.

Ce qui est interdit, bien loin de me freiner dans mes découvertes, aiguise ma curiosité et me poussent à les braver au risque de me faire punir. La cave voûtée qui coure sous la demeure regorge de conquêtes et de trouvailles, c'est aussi un endroit où je purge nombre

de désobéissances. Le côté prison accentué par les pierres apparentes est glaçant. À la recherche d'un lampadaire avec mon père, il a nommé une des nombreuses pièces de l'endroit «le jardin des supplices» toujours fermés par une imposante serrure à l'ancienne. Je lui demande alors pourquoi ce nom et de me répondre :

— Tu sauras quand tu seras grande, bon-papa Joseph t'expliquera la tétrade noire de la personnalité de certains des aïeuls qui ont construit cet endroit. Je sais que tu ne le seras jamais, mais ce n'est pas une question de taille, mais d'années.

Ce nom alors inconnu de moi, m'est resté en tête, la préadolescence, comme l'enfance, laisse dans la mémoire des choses pour toute la vie, nos cerveaux sont à ces âges-là des éponges qui captent tout et pour toujours. J'ai une sainte horreur que quelqu'un me rappelle ma taille. Je ne sais pas si c'est le mot noir qui m'intimidait et qui fait en sorte que ce que mon papa me confie, est un secret ou si c'est le ton feutré et un rien confidentiel qu'il emploie qui sonne comme une interdiction de répéter ce qui m'est conté. Je sais juste qu'une collection de cordon ombilical de tous les nouveaux-nés de la famille y est enfermée depuis des générations. Il y en a des centaines conservées dans des bocaux remplis de formol, il doit y avoir le mien également. Ce n'est que bien plus tard après cette révélation que je comprends les rituels qui s'accomplissent dans cet endroit et la raison pour laquelle je ne peux y accéder étant enfant ou trop jeune et qui plus est, une fille.

Longtemps je réclame un smartphone quand ma sœur en reçoit un pour ses dix ans et son passage en sixième, en avance d'un an. Des années durant je quémande auprès de mes parents, mais le doyen de la maison s'y oppose farouchement. En place du téléphone, on m'attache autour du cou une chaîne sans fermoir. Que je ne peux jamais ôter, un traceur comme pour les animaux ou les voitures, sert de pendentif. Tous peuvent savoir où je suis sur l'application de leur appareil, je dissimule sous mes vêtements cette hideuse pendeloque.

Mon paternel a épousé une fille de bourgeois, c'est ma tante qui le dit, mais heureusement il est protestant. C'est sûr qu'avec le temps, je me rends compte qu'il n'a pas l'autorité et qu'il se couche devant les décisions de son beau-père dans toutes les choses de la vie de sa famille, il est plutôt non conflictuel avec lui. Ce qui est vrai pour mon géniteur, l'est pour toutes les personnes que je rencontre avec mon grand-père. Que ce soit des scientifiques, des hommes de loi, des professeurs, enfin tous se plient à ses volontés, qu'ils soient masculins ou féminins. Sa stature imposante, sa personnalité et la force de sa voix ne sont sûrement pas étrangers à cette obéissance de tous, la mienne la première sûrement parce que j'ai conservé une voix enfantine.

Les pratiques bizarres de grand-papa commencent à voir le jour, enfin dans ma mémoire, le soir où un mal de cœur violent me prend. Je dis mal de cœur, mais c'est mon foie qui fait des siennes. Je dois avoir cinq ou six ans. Maman ne sachant pas comment me soulager, c'est lui qui me prend en charge. La fin du dîner avec un gâteau garni de crème chantilly me tord en deux. Il remédie au problème en me menant dans les WC, agenouillée sur le rebord de la vasque, il met son index et son majeur au fond de ma gorge. Le résultat est immédiat, mon ventre se vide dans la cuvette blanche en porcelaine. Je rends tout ce que j'ai ingurgité. Il tient ma tête et soulage les soubresauts de mon corps qui se tord en tous sens. Il décide de me rincer la bouche avec sa main qu'il trempe dans l'eau du lavabo à côté, son pouce et son index malaxent ma chair buccale intime, la tire, la malaxe et explore l'intérieur de mes babines encore rebondies à l'époque. Il s'en sert comme d'une pince vivante pour saisir de ce qui se trouve dans ma cavité. Il écarte cette fois-ci avec ses deux mains, mes lèvres, qu'il distend en m'ordonnant de tirer la langue. Je lui fais confiance, il réussit, là où ma propre maman échoue. Il joue un moment avec ma bouche, mes joues et cherche en poussant ses doigts au fond de ma gorge à me faire vomir encore et encore.

La chose se reproduit souvent, non pas qu'une quelconque envie de rendre se manifeste, mais le fait qu'il joue avec ma langue, ma bouche, mes joues et mon nez. Il est habile et ne tarde pas à me faire sucer ses gros doigts poilus et manucurés pour, dit-il me calmer de mes angoisses. L'inspection du lavage de mes dents chaque soir, est l'occasion pour lui d'assouvir ses manipulations qui le rendent si heureux avec ma langue. Une réflexion m'ouvre toutes grandes les portes de ma sexualité.

– Ne l'utilise pas ailleurs, c'est juste pour nettoyer tes dents.

– Mais je n'ai pas d'autre dent grand-papa !

Je ne comprends pas de suite ce qu'il veut dire et l'expérimente sur les endroits de mon corps susceptibles d'utiliser cet ustensile de toilette. Les vibrations me font vite comprendre que posée ou il faut, le plaisir que je tire de mon appareillage électrique est une révélation quasi divine et je n'aie de cesse de m'en servir à des fins moins hygiéniques, mais ho combien jouissives. Jusqu'au jet dentaire qui bien utilisé est une source inépuisable de jouissance solitaire. Mon clitoris est devenu avec cette pratique mon meilleur ami, bien plus agréable que le manche de ma brosse à cheveux.

Aujourd'hui encore je me plie à ses exigences et avant ma prière à genoux aux pieds de mon lit, il passe en revu la propreté de ma bouche. Ce qui change, c'est que je fais maintenant mes recommandations de protection pour mon sommeil à Dieu, la plupart du temps entièrement nue, alors qu'avant j'avais une chemise de nuit.

Il décide comment je dois me vêtir pour aller à l'école et ensuite au collège, encore maintenant à dix-huit ans passés, il censure ma façon de m'accoutrer, critique mes habits et ceux que la génération à laquelle j'appartiens se vetie. Nombre de fois dans mon adolescence, il coupe et déchire certain de mes vêtements qu'il juge indécents, car laissant voir un peu trop de ma peau, ce qui me vaut, en

dehors de ces phrases fétiches, une correction en règle. Ma tenue est depuis plusieurs années, jupe plissée bleue marine, chemisier blanc, chaussettes blanches à mi-mollet et chaussures basses à semelles plates, entièrement noires. Les sous-vêtements en coton couleur claire sont une obligation dont il vérifie chaque jour qu'ils sont bien en place. Jusqu'à mes jeux dans la grande pièce à l'étage ou enfant je reste une bonne partie de la journée, surtout l'hiver. Il a ce sourire en coin, ce qui est rare, quand il parle de la salle de jeux et c'est bien des années après que je comprends qu'il faisait une allusion indirecte avec mon entre-jambe.

C'est lui qui veille sur ma santé, le médecin de famille Monsieur Isaïe Jones vient régulièrement au domaine, je le connais depuis toujours, c'est un adepte de notre communauté, il est dans le même temple que nous. Pour les examens qui demande de se déplacer chez le praticien, que ce soit à l'hôpital ou dans un cabinet en ville, c'est également dans notre congrégation que les spécialistes sont choisis. Une première visite chez le gynécologue se passe généralement pour une jeune fille accompagnée de sa mère. C'est pour moi grand-papa, l'intervenant est maire, mon grand-père donc, qui me chaperonne pour cette visite, ma maman n'est là que pour la forme. A douze ans je n'ai jamais montré mon sexe à personne, hormis à la maison bien sur depuis ma naissance lorsque j'étais bébé.

Les premières douleurs qui accompagnent mes règles ne se calment pas avec de l'aspirine et c'est finalement grand-papa, lassé de m'entendre me plaindre et geindre qui prend la décision de me faire visiter par un spécialiste. Rendez-vous pris, c'est à Bordeaux que je rencontre l'homme de science. Je suis d'abord surprise qu'il me fasse déshabiller dans son bureau en présence des deux membres de ma lignée, je n'ai pas même droit au paravent. Le moment d'ôter mon petit soutien gorge et puis ma culotte est difficile pour moi. J'ai le reflex de protéger mes seins de mes deux mains tout en laissant

libre ma vulve à la vue de tous, je ne garde que ma chaîne au ras de mon cou et le GPS qui y est attaché. Mes poils blonds clairsemés ne cachent pas grand-chose de mon intimité. Ce qui surprend ensuite est de devoir expliquer par le menu ce qui se passe dans mon ventre et les détails que je suis contrainte de donner au praticien. Mon grand-père se mêle à la conversation et parle en mon nom, fournissant des précisions que je découvre de sa bouche. Il connaît bien le docteur et je dois patienter quelques instants avant d'être auscultée en écoutant leurs histoires politique et religieuse.

Le lit se situe dans une seconde pièce avec une double ouverte sur son bureau et je marche pour y accéder. Le gynécologue me fait faire plusieurs fois l'aller et retour en positionnant mes mains sur ma tête, il croit déceler un souci de scoliose et après un arrêt et une mise sur la pointe des pieds, remarque et demande d'observer à mes accompagnants la sinueuse tendance de mes vertèbres, ce qui me vaut une autre visite en perspective. Montée sur la table, mes bras tendus derrière mon crâne l'examen a pour but la recherche de glande sous ma peau. Il est un peu curieux, car il explique tous ce qu'il pratique à voix haute et commente la moindre des choses et de ses gestes. Ses mains passent à l'arrière de mon cou, descendent sur mes épaules, sous mes aisselles ou il passe un instant à l'exploration de ganglions, elles palpent mon thorax et dessinent l'arrondi de mes petits seins en appuyant fortement sur chacun d'eux. Il teste mes tétons et s'étonne de leur réactivité ainsi que de leur longueur.

— Regardez comme elle bande rapidement, c'est étonnant à voir, surtout sur des seins modestes comme les siens à son âge.

Assez étonnamment il ne s'adresse jamais à moi, mais à ma maman et à mon grand-père surtout. Il lui fait passer un doigt sur mes tétins pour apprécier ce qu'il vient de dire en les pinçant légèrement.

— Aie, ça fait mal

— N'exagère pas jeune fille, ils sont durs comme du bois, c'est incroyable.

Grand-papa est éberlué de ce constat et le conseil que son ami donne en s'adressant à ma mère est de toujours placer pendant cinq minutes un gant d'eau la plus froide possible à la fin de ma douche, sur mes seins pour conserver une bonne tenue des fibres de ma poitrine. La consultation se poursuit et c'est plus bas, mon ventre qui l'occupe et il n'hésite pas à enfoncer ses doigts dans mes intestins, à tapoter sa main posée à plat sur mon estomac. Il teste mes organes internes en poussant dessus, ce qui engendre une envie d'uriner immédiate, je dois me retenir pour ne pas leur gicler dessus. Le moment le plus inconfortable arrive lorsque je dois soulever mes jambes pour les poser dans les sortes de gouttières en bout de table et d'avancer mon fessier au bord pour faciliter son intervention. Je sais très précisément la vue que j'offre dans cette position, je l'ai testé pour découvrir mon intimité, nue dans ma chambre avec le grand miroir mural posé au sol pour l'occasion, comment je suis faite. Mon sexe grand ouvert par ma position offerte, ne cache rien de mes chairs ciselées livrées à leur vision, ni de mon trou du cul, que j'ai découvert tout fripé et de couleur rose tendre. Une lampe sous forme de spot avec une lumière crue et violente m'aveugle lorsqu'il la met en place pour inonder mon entre-jambe de raies lumineuses. Le rayonnement qui traverse un instant mes yeux, m'aveugle un moment. La tête de bon-papa émerge d'entre mes cuisses, allongée je ne vois que ce qui se passe au-delà de mon pubis dans l'équerre de mes genoux.

— Ça va être un peu froid, mais n'ait pas peur ma petite, ça ne fait pas mal, c'est pour mieux voir ce qui ne va pas.

Maman ajoute le nom de l'engin que le praticien est en train d'enfoncer entre les bords de mon sexe offert à leur vue. C'est un spéculum et je ne le sais pas encore, mais il sera utilisé bien des fois pour des raisons pas forcément dans un but médical ! Le liquide

visqueux dont il est recouvert envahi l'intérieur de ma grotte intime avec un bruit de clapotis qui me fait rougir, la molette manipulée écarte mes chairs internes comme si j'étais envahie par un être qui gonfle dans ma faille. Le docteur explique ce qu'il observe, mon clitoris bien développé pour mon âge en haut de mes petites lèvres, plus bas mon urètre charnu, qu'il touche avec une sorte de longue tige munie d'un coton pour faire un prélèvement en prenant garde de ne pas mettre le lubrifiant qui sert à faire glisser l'appareil dans mon étui de chair, ce qui provoque une envie dans mon ventre, en parfait état et pour terminer presque arrivé à mon anus, l'entrée de mon vagin. C'est à cet instant précis que les choses se compliquent.

— Elle n'est plus vierge la petite vicieuse, l'hymen à complètement disparu, elle est large !

L'effroi est palpable, ils veulent tous vérifier ce que vient d'annoncer l'homme en blouse blanche.

— Qui est-ce, parle ou je te passe par la fenêtre ! Grand-papa hurle dans le cabinet à tel point que la secrétaire entre en trombe, croyant à un problème d'urgence. Je n'ai pas prévu cette révélation et devant les invectives qui me tombent sur la tête de la part des trois personnages, la religion, la pureté devant le mariage, l'honneur de la famille, je dois faire quelque chose. À les entendre le monde s'écroule, alors que la raison est bien simple et je parle pour éviter d'être lynchée sur place de dire la vérité.

— C'est avec le pied de mon lit...

Je murmure en disant ça.

— Comment, parle plus fort petite garce !

Je dois le répéter à plusieurs reprises en élevant le son de ma voix, j'ai l'impression de crier.

— Je m'enfonce sur le pied de mon lit pour me faire du bien !

Une grosse loupe est placée devant mon sexe et chacun peut vérifier l'information sur ma virginité disparue. L'homme me questionne et calme mon grand-père, ma mère m'appelle mon bébé, elle

est éplorée plus qu'en colère. Il confirme que c'est tout à fait possible et probable.

— Tu ne perds rien pour attendre sale petite cochonne, tu vas voir à la maison ! Dieu n'autorise pas ces choses réservées à ton mari.

Je prends des claques violentes sur les fesses alors que je suis encore les pattes en l'air et l'objet d'auscultation dans mon ventre. La fin de la visite est terrible, mon aïeul exige que je sorte nue dans la rue en guise de punition, les prostituées n'ont pas besoin de se cacher puisqu'elles vendent leur corps à qui le veut. Je suis traitée plus bas que terre, heureusement, la secrétaire et le médecin le calme et maman me protège. Je peux remettre ma robe, mais pas ma culotte, qui selon lui ne sert plus à rien dans mon état. Durant toute la route qui nous ramène à la maison je me fais insulter, il doute encore de ce que j'ai avoué et veut que je lui fasse voir s'il m'est possible de chevaucher le bout du meuble, bien que ma génitrice abonde dans mon sens. Ce qu'il craint, c'est que j'ai eu un amant, pas que je me masturbe avec ce qui ressemble à un phalus. Je me demande d'ailleurs, si les fabricants de lits ne font pas exprès, pour que les filles puissent satisfaire leurs envies sexuelles, de terminer leur meuble avec le haut des pieds de forme cylindrique dans le but qu'elles s'enfilent dessus.

Je dois donc m'exécuter à peine rentrer, mon vêtement qu'il ôte violemment, je me hausse sur la pointe des orteils et m'empale sur l'objet de bois. Je mime ce que j'imagine être un rapport sexuel pour le convaincre de ma bonne foi en montant et descendant le long de l'olisbos de matière fibreuse et lisse. Je circlus la reproduction que je veux priapisme en sentant mon plaisir monter, j'arrête les mouvements et je serre mes lèvres pour ne pas laisser ma jouissance fuir. Je crois qu'ils comprennent ce qui se passe, mais font mine de rien avoir remarqué.

Ses yeux sont exorbités, alors que maman baisse la tête pour regarder le parquet. Suite à cet incident je suis privée de télévision et de culotte pendant un mois, avec l'interdiction pour moi comme pour sa fille d'en parler à qui que ce soit, pas même à la famille. Le secret doit être gardé, mais je crois que c'est à partir de cette date-là que les relations avec ma sœur sont devenues compliquées. Elle à presque trois ans de plus que moi et bénéficie d'une confiance et d'un respect de tous dont je ne reçois rien, bien au contraire j'ai l'impression d'être le vilain petit canard duquel on exige tout, sans offrir le moindre retour. Plus je donne et moins je perçois. Quelques allusions sur la structure de mon lit ou l'absence de lingerie m'arrivent au détour des couloirs sans témoin, jamais par ma mère qui garde un silence pesant sur ce moment intime.

Le seul côté joyeux de la demeure est la piscine que mes grands-parents ont fait construire avant la naissance de ma mère, rien d'autre n'a changé au travers des siècles. J'y passe le plus clair de mon temps dans mon enfance, mon adolescence et encore maintenant. L'escalier qui débute de la terrasse et file vers l'onde, me fascine comme celui d'un palais imaginaire ou, princesse, je vais vers un avenir radieux. Assez étonnement, je ne suis jamais punie de bains, pourtant c'est mon bonheur de me retrouver dans l'eau. J'ai souvent des spectateurs lors de mes baignades et jeux d'eau, peut-être prennent-ils mes plongeurs pour des ablutions religieuses.

S'il y a une qualité que je dois lui reconnaître est l'amour qu'il porte aux animaux. Le nom avec lequel je peux qualifier cet homme au demeurant inaccessible pour moi, c'est anthropomorpheur, zoophile est trop proche des pratiques sexuelles bestiales et en un sens absente du bestiaire religieux, même si ce dernier est varié. Il porte un amour sans borne à son chien qui lui rend bien. Il le dresse pourtant pour qu'il soit hargneux et toujours sur la défensive, il est agressif avec toute la famille sauf avec moi, il est adorable. L'animal

se comporte comme un chat, il lèche mes mains, frotte sa peau contre la mienne, je ne dis pas qu'il ronronne comme un chat, mais presque. Ce qui a pour effet d'énerver grandement son propriétaire, le rottweiler n'est pas, a priori la race la plus sympathique des canidés, c'est sûrement la raison de ce choix par le patriarche. Ses couleurs fauves et noires sont du plus bel effet, ses muscles puissants courent sous sa peau quand il est en mouvement. Il montre les dents à tous, même à Joseph et geint presque timidement avec moi. Grand-papa est fier de sa bête qui assoie un peu plus son autorité de maître des lieux et de son ascendant sur les administrés et le personnel de sa mairie.

— Arrête avec Béhémoth, petite garce c'est un chien pas une copine pour jouer à la poupée.

Le surnom dont mon grand-père m'affuble dans ces moments-là, est « petite garce », je me trouve en rivalité avec lui et Béhémoth, oui c'est le nom de la bête, ce qui le met dans un état de jalousie profonde, SON animal me porte plus de tendresse qu'à lui-même, son maître. La première lettre de son patronyme n'a rien à voir avec son année d'origine comme c'est la règle, c'est juste celui que des religieux, dans le livre de Job, donnaient à la créature terrestre la plus grande et la plus puissante du monde dans les écritures bibliques. Il aurait pu choisir Belzébuth ou Godzilla, pour moi c'est Bémó, ce qui est une insulte à grand-papa Joseph qui m'enjoint chaque fois de lui donner son nom de baptême.

Dans les choses récurrentes que nous devons accomplir deux fois par an pour les enfants que nous sommes avec Cléopnée et chaque fin d'année pour toutes les personnes de la famille, il y a les séances des photos pour les descendants. Depuis l'invention de la photographie en 1839, dès 1845 nous concernant, des albums sont constitués par chaque génération pour retracer en image la

lignée dont mon grand-père est si fier. Nous nous prêtons tous à cet exercice, immortalisé par l'impression réalisée par les soins du photographe. Le jour ou les épreuves arrivent à la maison est un événement de réjouissance et nous assistons à la mise en catalogue, c'est grand-papa qui écrit avec un porte-plume et à l'encre violette prise dans une bouteille de la célèbre marque « Atramenta » les légendes sous les clichés, surtout les prénoms et les âges avec les dates. Des images sont faites dans la maison avec nos parents et pour ma sœur et moi, une séance supplémentaire dans le temple avec le pasteur, sous l'œil de notre grand-père Joseph. C'est le seul jour ou nous pouvons consulter ces reliques mises sous clé le restant de l'année. Chaque personne est prise nue sur une peau de mouton dans les premières années de sa vie les images sont conservées dans un l'album particulier relié en cuir épais et fermé par un cadenas en fer dont seul le plus âgé de la famille possède la clé. C'est toujours au même endroit que sont faites les prises de vues, dans le vaste hall de l'entrée, on l'appelle l'aula depuis des générations, depuis l'époque où la religion est indissociable de tous ce qui touche à la vie et dans le cas présent à l'architecture.

Pour le temple, c'est un peu différent, car celui d'aujourd'hui a été reconstruit, l'ancien à brûler il y a plusieurs dizaines d'années, je n'étais pas née, mes parents non plus. Seules Cléopée et moi sommes concernées, les photos sont prises devant l'autel, même si celui-ci disparaît de plus en plus des temples, certains sont mêmes à l'extérieur du bâtiment. Les protestants sont contre l'idolâtrie contrairement aux catholiques, il y a peu de saints vénérés et ceux qui sont reconnus comme tel, le sont pour leur vie exemplaire et dans un temps défini, là aussi en contradiction avec le catholicisme chez qui les saints le sont pour l'éternité. Les clichés qui sont tirés dans la continuité des anciens, doivent reproduire les photos d'antan de l'album spécial qui leur est consacré, entre chaque page une feuille en papier de soie les séparent pour qu'elles ne se collent pas entre

elles. Le support du tirage est cranté pour rester dans la tradition des impressions vintages.

Nous devons être vêtues uniquement d'un tissu léger qui épouse nos formes féminines et pieds nus, pas par recherche érotique, mais pour être au plus près de la piété et de l'abandon des richesses du monde terrestre. Nos cheveux sont libres, pas de maquillage non plus, notre visage ne doit ressentir que la pitié ou la compassion, nul n'est besoin de dire que les tatouages et autres piercings n'ont pas le droit de citer. À partir des dix-huit de ma sœur, je pose seule, c'est l'âge, non pas celui de la majorité qui compte, mais un savant décompte réalisé par le pasteur. J'ai dix-neuf ans et je continue à les faire, dans des conditions, il est vrai un peu différentes...

Mon directeur de conscience et le père de maman ne manque pas de me faire apprendre la leçon de vie qui doit être la mienne, selon les écrits de la bible :

« Dans doctrine et alliance répertorié dans notre temple par le numéro 59,8, il nous est dit d'offrir un sacrifice au seigneur notre Dieu avec justice, celui d'un cœur brisé et d'un esprit contrit ».

Très simplement traduit par le pasteur, ça signifie que :

— Nous sommes prêts à nous humilier et à suivre la volonté de notre père céleste.

Je dois répéter trois fois ce psaume, car ma voix enfantine ne joue pas en ma faveur dans la diction, il diffère de celui des catholiques par la numérotation. Il ajoute librement que le père céleste, est entendu dans le vécu de chaque jour comme l'autorité de notre maison. Je n'ai pas l'outrecuidance de remettre en cause cette interprétation de l'ecclésiaste, mais elle scelle à tout jamais ma vie de femme dans un patriarcat contraignant. La série des prises de vues doit être faite en un nyctémère, je connais ce terme qui revient régulièrement dans la bouche de grand-papa, il signifie une durée d'un jour et d'une nuit et non pas un nom de groupe de rap ou une insulte païenne.

C'est donc à plusieurs plages horaires définit, à peu près toutes les

quatre heures, que le chauffeur, pour l'occasion, Alfred accompagné par bon-papa la plupart du temps, me mène au temple pour les prises de vues. Le tissu pour le drapé en mousseline, de type tunique ancienne, laisse la place de nuit à celui en voile pour une transparence diaphane propre à ce que veut mon grand-père et aux exigences de la technique du photographe Henry Carol Benett, je le nomme dans ma tête le roux, le rouquin ou poil de carotte, qui joue avec la lumière et l'ombre. Le papa de ma maman est pris d'une vraie jubilation, ce qui ne fait pas partie de ses habitudes, lorsque les prises du soir laisse apercevoir par la transparence de mon vêtement, mes formes juvéniles qui se révèlent grâce à l'inventivité du photographe et le placement de ses spots. Le pasteur Séraphin n'est là que pour organiser le décorum avec le peu d'objets religieux de l'endroit. Alfred a le droit d'assister aux séances de prises de vues.

Quelquefois, la séance qui tombe vers deux du matin ou quand ses occupations ne lui permettent pas de s'absenter, mon grand-père ne vient pas et notre conducteur reste à l'extérieur pour astiquer la voiture, ce qui semble le valoriser, il est très fier d'être responsable de la berline de luxe plutôt que le jardinier. Je suis alors seule avec poil de carotte et le pasteur. Les poses sont plus décomplexées, moins codifiées et le photographe laisse libre cours à son inspiration bien souvent sur les conseils du chef du temple. Le côté historique par similitude avec les anciens clichés qui se trouvent dans l'armoire des livres du passé, est abandonné pour une mise en scène moins théâtrale, plus épurée à la limite de l'hystérie, en tout cas désordonnée. Cela me plaît bien et m'enjôle au point de me faire complètement oublier la sévérité et la rigidité de notre religion, tout comme aux deux hommes présents avec moi.

Il y a peu de vitraux dans les temples, le protestantisme à comme maître mot, la sobriété, toujours en opposition avec les autres religions de la chrétienté. Le nôtre en a un grand offert par un riche industriel lors de sa reconstruction, mais il n'est pas posé sur

une fenêtre. Il se présente dans un grand cadre de bois légèrement incliné et rehaussé pour être admiré de tout le temple, ou que l'on se trouve. Le rai d'éclairage qui filtre de derrière lequel un spot envoie la lumière dorée vers la colonne sculptée contre laquelle je suis appuyée, magnifie ma silhouette svelte. L'éclairage change de place en fonction de l'endroit que j'occupe. Le silence n'est troublé que par les clics qui résonnent du déclencheur de l'appareil. Le rouquin cherche l'angle parfait en bougeant sans cesse devant et autour de moi. Il me fait adopter des postures gracieuses, digne des statues grecques, inspiré des gestes des rituels religieux entre mystère et recueillement.

Ce n'est qu'après ces clichés plutôt classiques que le photographe oriente les postures de façon plus suggestive en me faisant tenir le bas de la tunique à la main pour découvrir mes cuisses. Remonter jusqu'à dévoiler mes fesses et la folie aidant, mon sexe, il insiste et je crie que je ne veux pas être photographiée nue. Je crois qu'il prend peur, le rouquin propose d'éteindre son appareil à condition que je prenne des poses pour l'inspirer.

— Il faut que tu provoques l'appareil photo pour réussir les poses, fais comme s'il était ton amoureux. Tu dois jouer de séduction avec lui, comme avec un être humain pour que les prises soient bonnes.

Je pèse le pour et le contre et je finis par accepter, je cède à leurs arguments, je suis fatiguée, mais la nouvelle direction que prennent les poses titille ma curiosité. Je suis une oie blanche, peu instruite des désirs de la gent masculine. Il fait nuit et je n'ai qu'une envie, celle de braver les interdits en l'absence du maître du château. Ils me font prendre des dizaines et des dizaines de positions, je termine par évoluer à moitié dévêtue dans tous les endroits du temple, me frottant à la croix, à la bible et aux bougies. Je reconnais me prendre au jeu et avoir du plaisir à parcourir presque nue le lieu quasi sacré, une sorte de revanche sur l'austérité que fait régner mon grand-père

dans mon existence. Sur un pied, sur les mains, à plat ventre a quatre pattes, la tête en bas, dans la figure du petit pont. Je teste toutes les positions, mon visage doit être expressif, je ris, tire la langue, fais des gestes de bienvenue avec les mains. Je redoute qu'ils cherchent à me toucher, mais ils respectent mon corps et ce n'est qu'à la fin avant de me raccompagner à la voiture, qu'ils me font la bise en me remerciant. Le roux me demande de me raser le pubis pour plus de véracité avec les statues de la Grèce et de l'antiquité, qui elles sont imberbes, pour la prochaine fois. Il a donc regardé mon sexe lors des prises acrobatiques. Je ne pense pas si loin et hoche la tête en guise d'acquiescement. Alfred dort sur les sièges avant de la voiture, il s'en excuse, il me ramène à la maison. Je suis très excitée et je ne trouve que tardivement le sommeil, laissant mes mains m'apporter le calme nécessaire à mon endormissement. L'épisode a changé ma vie, me faisant découvrir que les sensations sexuelles ne se trouvent pas uniquement sur le pied de mon lit, avec le manche de ma brosse à cheveux ou mon engin électrique pour nettoyer mes dents ou même sous mes propres doigts.

Le jour où Henry Carol Bennett arrive pour donner à grand-papa les clichés sur papier des photos prises au temple sur la durée du nyctémère, je suis dans mes petits souliers et s'ils avaient menti et que je sois représentée nue dans le lieu sacré? Mais non, ils ont respecté leur engagement. Je souffle et apprécie les preuves de ma servitude couchées sur papier glacé et remisées dans l'album consacré, avec les légendes inscrites dessous de la main du patriarche. Après un moment passé dans le domaine alors qu'il repart, le photographe roux me murmure à l'oreille, qu'il n'a pas imprimé de photo comme promis, mais qu'une petite caméra à tout enregistrée, je sens poindre comme une menace. Je reste comme hypnotisé, il profite de ce moment pour s'éclipser. Ma vie s'arrête et j'imagine mille scénarios suite à cette révélation.

– N’oublie pas de te raser tous les poils pour la prochaine fois petite coquine !

Je ne comprends pas qu’il ose dans la propre maison de grand-père, me tenir des propos pareils. Je ne peux rien lui dire sans éveiller l’attention de la famille réunie pour l’occasion. Je vérifie quand-même dans un des livres sur l’antiquité que les statues représentées n’ont pas de poil au pubis.

Arrivée à dix-neuf ans ma voie est toute tracée, je réussis mon BAC, sans mention contrairement à ma sœur, pas de surprise c’est même un minimum dans les antécédents de la maison, surtout après mon redoublement. Tout est prévisible, l’avenir bien tracé, pas le droit au chapitre à partir du moment où l’on suit les diktats parentaux. Je ne suis pas vraiment une mauvaise élève, bien que candide, même si j’ai raté mon examen la première fois ce qui me vaut une punition exemplaire devant des personnes extérieures à mes proches. Je m’en sors toujours avec la moyenne, ce qui n’est pas suffisant pour les gens qui m’entourent et pour qui l’excellence est une habitude que rien d’autre ne peut remplacer.

L’absence de réprimande au moment de l’annonce de mon échec à mon premier passage, me surprend et me laisse perplexe, ma majorité acquise depuis quelques jours, je suis née le 26 mai, a-t-elle changé le comportement de mon grand-père Joseph ? C’est sans compter sur la perversité qui l’anime, je suis encore ingénue de croire en sa mansuétude. Les résultats connus depuis la mi-juin, il a réservé sa réaction pour le dimanche du début des grandes vacances scolaires d’été.

Il profite de la venue de ma paire de cousins plus jeunes que moi, Raphaël et Ézéchiël avec leurs parents, la sœur de maman, Abigaël et de son mari Pierre. Le pasteur de la commune, sa femme et ses enfants, un garçon de mon âge et une fille plus jeune. Toute la famille